



Le chant des Boers. (page 257)

La petite armée se mit en marche, et l'appareil les suivit, pareil à un oiseau qui suivrait un troupeau de moutons.

L'on s'apercevait que les Anglais avaient suivi la même route...

Les fermes que les Boers passèrent, étaient brûlées, ce n'étaient plus que ruines, tandis que les moissons des champs environnants étaient dévastées.

Nulle part on ne pouvait apercevoir un être humain.

Les hommes valides avaient pris leur place dans les rangs de l'armée.

Quant aux femmes, aux enfants et aux vieillards, s'ils n'avaient pas été mis à mort par les mercenaires anglais, ils avaient été menés vers quelque camp de reconcentration où les privations ou les

maladies contagieuses allaient bientôt mettre fin à leur misérable existence.

C'était bien là le but des Anglais...

Ils faisaient périr autant d'enfants que possible, afin d'enlever toute vitalité aux générations futures du peuple boer.

La haine des Boers ne faisait naturellement que s'accroître à la vue des traces de ces multiples méfaits dont les Anglais s'étaient rendus coupables.

— Nous sommes profondément religieux, dit l'un d'eux au Rossai. Nous observons les prescriptions du Seigneur. Aussi avons nous remis en liberté beaucoup d'ennemis qui nous étaient tombés entre les mains quoique nous puissions parfaitement les supprimer. Mais, comme nous savons maintenant qu'ils fusillent leurs prisonniers et détruisent tout ce qu'ils rencontrent au cours de leurs expéditions, nous ne serons plus aussi bénévoles.

— Œil pour œil, dent pour dent, c'est mon avis, dit le Rossai.

Ils étaient en route depuis trois jours environ lorsque l'ordre fut donné d'élever un camp.

Un cavalier boer, qui était venu à leur rencontre, avait eu un entretien avec le général, et avait disparu rapidement ensuite.

Les hommes apprirent qu'ils opéreraient bientôt leur jonction avec une grande partie de l'armée boer qui se dirigeait dans leur direction.

Dès que Christian, de la nacelle de l'Eagle, aperçut que l'on faisait halte, il dit à Steadily :

— Descendez.

— Et pourquoi ?

— Le commando s'arrête.

— Ah...

L'Anglais sembla hésiter un instant.

— Arrêtez ! s'écria Christian. Nous avons déjà dépassé de beaucoup les amis.

Il s'était levé.

— Qu'est-ce là-bas ? Cela m'a l'air d'un camp. Continuons encore quelques kilomètres, Je veux voir cela de près. Maintenant, arrêtez !... Halte ! C'est un camp anglais. J'en sais assez maintenant. Retournez !

L'Eagle poursuivit néanmoins sa route, et il semblait fendre l'air avec une rapidité de plus en plus grande.

— Retournez ! dit encore Christian.

L'Anglais mit la main à une manivelle et la vitesse de l'appareil redoubla.

— Retournez donc !

Steadily semblait ne pas comprendre.

— Mille diables ! Il me mène aux Tommies ! grommela le Boer,

Mais retournez donc...

L'Anglais, imperturbable, ne bougea pas et le camp anglais se rapprochait avec une vitesse prodigieuse.

Christian saisit l'Anglais au collet et l'attira vers soi.

Steadily voulut se défendre...

Le Transvalien lui asséna un violent coup de poing sur le crâne..

Privé de sentiment, l'Anglais roula au fond de la nacelle.

L'Eagle poursuivait sa route...

— Et je ne connais pas le mécanisme ! s'écria Christian désespérément.

Le camp anglais se trouvait sous lui.

Il distinguait parfaitement les tentes, les soldats, les chevaux..

Il entendit retentir des coups [de fusil..

Deux secondes après, il avait dépassé le camp ennemi...

L'oiseau monstrueux continuait sa course effrénée...

Le Boer sentit les cheveux se hérissier sur sa tête...

La sueur lui perlait sur le front en grosses gouttes.

— Comment cela finira-t-il ? se demandait-il, plein d'angoisse.

Il ne fallait pas songer à sauter de l'appareil.

Arrêter le moteur ? Il l'avait déjà tenté, mais vainement.

Il n'y avait qu'une seule manivelle qu'il n'eut pas encore actionnée.

Il s'en aperçut, et y posa la main...

L'Eagle tourna et monta encore..

Christian ne perdit pas son sang froid et imprima un mouvement opposé au gouvernail qu'il tenait solidement.

L'Eagle reprit sa position horizontale et ralentit sa marche...

Le Boer actionna de nouveau la manivelle et vit que l'appareil opérait un mouvement semi-circulaire..

Un cri de joie lui échappa...

Il laissa le moteur à lui-même, et, à toute vitesse, la machine rebroussa chemin..

Le camp anglais parut à l'horizon...

Il passa au-dessus et vit bientôt poindre au loin le camp de ses amis.

De nouveau, l'angoisse lui serra la gorge.

Que faire pour faire atterrir l'aéroplane ?

Il l'ignorait.

Il n'osait plus toucher aux manivelles, de peur de faire marcher l'appareil vers le camp anglais.

Mister Steadily était toujours étendu au fond de la nacelle.

Qu'avait-il à faire ?

Il volait au-dessus des tentes transvaliennes, et il allait les dépasser pour disparaître à l'horizon...

Faire tourner l'appareil... Il savait le faire, mais en ce cas il

se dirigeait de nouveau vers l'ennemi.

Christian prit une résolution énergique, ou plutôt une résolution que le désespoir lui inspira...

— Advienne que pourra!... Il faut en finir, s'écria-t-il, ou j'en perdrai la raison.

De ses mains puissantes, il s'agrippa à la charpente, et de toutes ses forces, décuplées encore par sa tension nerveuse, il frappa des deux pieds sur la machine...

Il répéta ce manège deux, trois fois...

A la cinquième reprise, le moteur se détraqua et les deux ailes qui soutenaient l'aéroplane, se brisèrent comme des fûts.

L'Eagle tomba comme une pierre...

A ce moment, le Boer perdit connaissance et s'abîma dans la nacelle, aux côtés de Steadily.

Le surexcitation l'avait terrassé.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouvait couché dans un lit de camp, sous une tente...

Il aperçut un de ses amis et le général boer...

— Comment vous sentez-vous?

— Très bien, commandant... répondit-il. Si je n'ai rien de cassé et si je n'ai pas de balle dans la carcasse, tout va bien.

Il se dressa dans sa couchette.

— Mais que s'est-il donc passé?

— Ne vous en souvenez-vous plus... L'Eagle...

Christian interrompit son général.

— Oui, je m'en souviens... je suis donc parvenu à atterrir!

— Heureusement sans vous rompre les os... Nous craignons de ne plus trouver qu'un cadavre.

— Je suis assez solidement bâti, commandant... Mais je puis avouer que j'ai eu peur, dans cette infernale machine.

— Je le crois sans peine... Vous vous êtes conduit en héros, Christian...

— Dites plutôt comme un maladroit qui doit voler et n'en connaît rien! Si ce damné anglais ne m'apprend pas à conduire son appareil, je ne l'accompagne plus, je vous l'assure!

— Cela sera inutile.

— Il n'est pas mort, j'espère?

— Non, il a bonne mine... Il n'a qu'une grosse bosse au front... On dirait qu'il a deux fronts maintenant,

— Oui, je lui ai asséné un coup de poing capable d'assommer un bœuf. Figurez-vous qu'il allait rejoindre le camp anglais.

— Et vous l'en avez empêché?

— C'était mon devoir.

— Heureusement que vous avez pu ralentir la machine...

— Nullement, commandant, et c'est précisément cela qui m'a coûté tant d'angoisse... Je ne savais pas y parvenir... Aussi, j'ai fini par la démolir.

— C'est pourquoi il ne sera plus nécessaire de monter encore sur cet oiseau de malheur... L'appareil est hors de service et l'une des ailes est complètement brisée... L'Eagle a vécu.

— Mon Dieu ! A vrai dire, je le regrette, car c'était très agréable de fendre ainsi les airs.

— En compagnie d'un pilote ?

— Bien entendu, car lorsque celui-ci était étendu au fond de la nacelle, j'ai eu un avant-goût de la mort... Je ne voudrais plus m'y voir... Mais c'est oublié déjà, tout cela !... Où est l'Anglais ?

— Dans une tente, en compagnie de ses amis...

— Je vais le voir...

Et le géant sauta du lit de camp.

— Mes jambes sont encore un peu raides, dit-il. Et mon épaule droite a dû porter sur un corps dur... Sinon, je suis complètement indemne...

Il quitta la tente et se rendit auprès de Mister Steadily, étendu également sur un lit de camp.

Son front était tellement gonflé que notre héros en était devenu méconnaissable.

— Comment allez-vous ? demanda Christian.

Steadily le regarda.

— Bien... Je vous remercie...

Le Boer lui tendit la main.

— Parlez-moi de vous avoir si mal arrangé... Il le fallait !

— Assurément, dit l'Anglais.

Il serra la main du Transvalien.

— C'était une question de vie ou de mort, dit-il.

— Mais non, répondit Christian, car en ce cas je vous aurais brûlé la cervelle... Je ne voulais qu'empêcher l'Eagle d'atterrir dans le camp anglais... J'ai réussi, et je suis satisfait.

— Mais comment êtes-vous arrivé ici avec mon aéroplane ?

— Je suis parvenu à lui faire volte-face.

— Et à opérer la descente...

— Cela était moins facile, mais ce ne fut pas impossible...

— Mon appareil est complètement anéanti ?

— Je viens de l'apprendre... Je le regrette, mais je n'avais pas à choisir le moyen de descendre à terre... Qui sait combien de temps nous eussions volé !

— Jusqu'à complète usure de la machine.

— Plait-il ?

— Mais oui... S'échauffer ou manquer d'aliment, cela ne se

pouvait pas... Le moteur pre d son aliment dans l'air même .. Nous eussions volé des jours et des jours si je n'avais pas recouvré connaissance.

— Autour du monde ?

— Qui sait ?

— Nous aurions donc fini par revenir ici... Tout s'est bien terminé.

Christian serra encore la main de l'Anglais et quitta la tente.

Il rejoignit le commandant.

— Je viens vous dire où les Anglais ont établi leur camp. Nous pouvons nous attendre à leur visite, sans doute.. Ils supposent que l'appareil est venu espionner leurs opérations, et se dirigeront dans la direction prise par l'Eagle..

Ils se rendirent dans la tente du commandant, où Christian indiqua sur un plan la position du camp ennemi.

— Sont-ils nombreux ?

— Pas trop... Le double de notre effectif... Je suppose qu'ils attendent des renforts, tout comme nous...

— Nous ne leur en laisserons pas le temps... Il est préférable de les attaquer, quoiqu'ils serent sur leurs gardes.

— Evidemment .. Ils ne se diront pas qu'il y avait un anglais dans l'appareil, qui venait leur donner des indications.

— Heureusement qu'aux côtés de l'Anglais il se trouvait un boer qui l'en a empêché... Je le répète, Christian, tu t'es conduit en héros.

— N'en parlons plus .. J'avais d'ailleurs à sauver ma propre peau.

— Je vais donner l'ordre de mettre en marche.

Le camp fut levé immédiatement et les Boers se dirigèrent dans la direction du camp anglais.

Comme Christian l'avait supposé, les Anglais avaient également opéré une marche en avant, et après deux heures, les ennemis se trouvèrent en présence.

Les Boers entamèrent immédiatement la lutte.

Ils établirent une batterie sur une petite colline qui commandait la plaine... Leurs premiers coups furent immédiatement suivis de détonations partant des rangs ennemis.

Fidèles à leur tactique habituelle, les Boers se disséminèrent de tous côtés, en petits groupes, à pied et à cheval, pour harceler l'ennemi.

Jeannot et le Rossai ne se quittèrent point.

Quelques temps après la lutte était entamée sur toute la ligne.

De toutes parts les canons tonnaient et les fusils leur répondaient.

Les cris des combattants et les plaintes des blessés remplissaient les airs.

Au milieu des éclairs et de la fumée, l'on voyait des combattants s'affaisser sur le sol.

A un moment donné, l'on se battit corps à corps.

Tout à coup, les Boers entendirent, derrière les Anglais, les cris de guerre de leurs compatriotes.

Un autre commando était venu à la rescousse.

Il était temps, car les rangs des Boers s'étaient éclaircis, sous le feu incessant des Anglais.

Pour chaque Boer qui tombait, les Anglais avaient un nouveau combattant.

Avec un nouvel acharnement, les Transvaliens se lancèrent à l'attaque. Les ennemis, pris en tête et en queue, se défendirent mollement.

Voyant l'inutilité de toute résistance, ils se débandèrent et s'enfuirent.

Devant Jeannot, qui, au fort de la lutte, s'était senti un courage de lion, et qui se battait bravement, se trouvait un officier anglais, qui déchargeait son revolver sur ses ennemis.

Il destina sa dernière balle à Jeannot...

Il le manqua.

Notre petit ami, voyant que l'officier, qui portait un drapeau, allait se retourner pour fuir, le coucha en joue et l'atteignit en pleine poitrine.

Les soldats anglais se mirent à fuir, en jetant leurs armes, tandis que les Boers les poursuivaient.

En peu de temps, Jeannot, qui s'était élancé vers l'officier, se trouva seul avec celui-ci.

Il lui enleva le drapeau, à la hampe duquel le moribond se cramponnait désespérément, et voulut rallier le camp boer...

Il rencontra le regard du blessé...

— Maman... maman... dit l'officier, en levant la tête avec difficulté.

Et de la main droite, il tâta sa poitrine comme s'il y cherchait quelque chose.

Jeannot tressaillit.

Ce mot de « maman » lui pénétra jusqu'au cœur et y fit naître une douleur intense.

L'homme qu'il venait d'abattre possédait donc, bien loin, au pays, une mère qui l'attendait et qui passait des nuits sans sommeil à penser à son enfant...

Et lui, qui aurait voulu donner sa vie pour revoir sa propre mère, il avait abattu ce fils comme une bête fauve.

— Maman .. maman ! répéta le blessé, et, de nouveau il essaya de dégraffer son veston...

La gorge de Jeannot se serra...

Il s'agenouilla près de l'officier blessé...

— Ici, dit celui-ci, ici...

L'enfant déboutonna la tunique et trouva un volumineux portefeuille.

— Remettez... cela... à ma .. mère... si vous... sortiez... sain et... sauf... de la... guerre... gémit l'Anglais avec peine.

Les yeux du moribond se fermèrent..

— Je vous le jure ! dit Jeannot.

Une expression de calme se répandit sur le visage de l'officier...

Il respira longuement, hoqueta, étendit les membres, râla un instant... et mourut.

De grosses larmes roulaient sur les joues de Jeannot et tombaient sur le visage du mort.

Le petit mit le portefeuille en poche, et, saisissant l'étendard anglais, il s'élança vers ses compagnons.

A peine atteignait-il les derniers combattants, car un petit groupe d'Anglais était encore aux prises avec les Boers, que les Anglais s'élançèrent sur Jeannot...

Mais les Transvaliens, qui avaient également remarqué le jeune homme, se mirent également à courir et se placèrent entre l'ennemi et Jeannot...

Autour du jeune homme, qui tenait le drapeau serré sur la poitrine, une lutte corps à corps s'engagea...

A un moment donné, le groupe de Boers fit une évolution qui découvrit Jeannot, et permit à un officier anglais de s'élancer vers notre héros et de saisir le drapeau.

Mais Christian accourut et se précipita tête baissée sur l'Anglais...

Celui-ci alla rouler à dix mètres et perdit connaissance.

Puis le Transvalien saisit Jeannot, qui n'avait pas lâché le drapeau, dans ses bras, et le porta ainsi jusqu'au milieu d'un fort boer...

Quelques instants après, le dernier Anglais se rendait...

La bataille était terminée, à l'avantage des Boers...

Immédiatement l'on établit le camp...

Jeannot fut appelé auprès du général, qui lui serra les mains et l'embrassa.

— Vous êtes un héros, lui dit-il.

Le petit ne semblait pas heureux, quoique les Boers se pressaient à l'envie pour avoir l'honneur de lui serrer la main...

— Tu fais une figure comme si tu avais fait quelque chose de répréhensible, dit le Boer, et tu as conquis un étendard. Le général te l'a dit, tu es un héros.

— Jamais, dit Jeannot d'une voix étouffée, jamais je n'oublierai le visage de l'officier anglais, mourant, lorsqu'il prononça le mot de «*maman*»...

Et, éclatant en sanglots, il ajouta d'une voix désespérée :
— Je préférerais ne pas être un héros...

CHAPITRE XXIV.

Où était resté Monsieur Limiet.

Nous avons quitté Monsieur Limiet au moment où l'Eagle s'élevait, en mettant les Ouyambas en fuite...

L'on se rappelle que le Taupin lui avait envoyé un petit paquet de perles sur la tête.

— Tuez-moi plutôt ! s'écria-t-il. Voilà donc le monstre dont parlaient les moricauds. Un aéroplane ! Maintenant j'abandonne la partie... Il n'y a plus rien à faire.

Lorsque l'Eagle eut disparu à l'horizon, les nègres retournèrent au village.

Ils y trouvèrent Limiet, qui arpentait la place à grands pas, furieux et sacrant à pleine voix.

Ils aperçurent également la sultane, qui se trouvait à la porte de son palais et regardait l'homme blanc.

— Prenons garde ! dit le vieux chef qui avait provoqué l'émeute contre l'autorité du Rossai.

Soyons prudents et faisons disparaître aussi la sultane.

— Et pourquoi ? demanda l'un de ses compagnons qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez épaté.

— La sultane vient de voir ce blanc, et si nous lui laissons toute liberté, elle serait capable de choisir de nouveau un blanc.

— Vous pourriez avoir raison...

— Il nous faut un nègre comme roi !

— Evidemment.

— Mais qui !

— Je n'en sais rien.

— Qui mérite l'honneur de régner sur nous ? Je ne vois aucun chef qui puisse prendre sur ses épaules cette lourde tâche.

— Moi non plus.

Le vieux chef regarda son camarade d'un air furieux :

— Vous n'en voyez pas ? s'écria-t-il.

— Non, répliqua l'autre.

— Il y a pourtant quelqu'un qui a rendu des services en chassant le sultan rouge, et qui a prouvé qu'il savait conduire les Ouyambas.

— Oui, le blanc que nous voyons là.

— Vous déraisonnez ?

— Et qui donc ?

— Dites-moi, qui a découvert le premier, pour le dire à l'assemblée des chefs, qu'un monstre allait naître, qui détruirait l'Ouyambie ?

— Qui... mais c'est vous !

— Assurément... Et qui a fait donc éclater la guerre ?

— Vous, également.

— Et vous ne savez pas encore qui doit régner ici ?

— Oui, je le comprends à présent, c'est vous.

— Ce ne serait que juste, mais je refuse... Je suis trop vieux pour régner encore...

— Mais non... l'âge donne la patience, et vous avez prouvé que vous avez encore de l'énergie.

— Non, je suis trop vieux.

— Il faut que vous acceptiez... Dans l'intérêt du pays... Nul autre sultan n'est possible.

— Si je savais qu'il y va de l'intérêt du pays, j'accepterais peut-être, pour quelque temps...

— C'est votre devoir... J'en parlerai avec les autres chefs.

— Bien... mais dites leur que je n'y tiens nullement, que c'est un sacrifice que je ferai... Je ne monterai sur le trône que si l'on ne trouve personne mieux à même de défendre les intérêts de la patrie...

— Je le leur dirai...

Deux heures après, le vieux nègre, fier comme un paon, était assis, revêtu des insignes royaux, sous le fameux palmier.

Deux ministres s'étaient rendus près de la sultane pour lui dire que l'on lui avait trouvé un nouvel époux.

— Le blanc ? demanda la sultane.

— Non, le chef Thalaka.

— Je ne l'accepte pas, dit la princesse... Il compte presque autant de lunes que j'ai de cheveux sur la tête...

— Il est sage et énergique...

— Non, non, je n'en veux pas ! s'écria la sultane.

— En ce cas, vous perdrez votre rang.

— Plait-il ?

— Que Thalaka régnera seul.

La sultane s'était précipitée hors de l'appartement, traversa la place en courant et entra dans la hutte de Limiet.

« Vous perdrez votre rang » signifiait « nous vous tuons ».

Et, malgré le chagrin que lui avait causé la fuite du Rossai, la sultane n'en avait nullement envie.

— Protégez-moi ! s'écria-t-elle.

— Vous protéger ! s'écria Limiet, sursautant.

— Ils veulent me tuer.

Limiet saisit son fusil.

— Qui ça ?

— Tous, tous !

— Ils sont trop nombreux... Et pourquoi veulent-ils vous envoyer auprès du Grand Esprit ?

— Parce que je refuse d'épouser le nouveau sultan.

— Ils en ont déjà un ?

Limiet sortit.

Il vit le vieux nègre assis sous le palmier.

— Ah ! C'est Thalaka ? Je comprends parfaitement qu'il ne vous dise rien, ma belle...

— Mais alors il faut que je meure... J'étais leur sultane.

— Je dévorerais le premier qui oserait vous toucher du bout du doigt.

Cela sembla rassurer la sultane.

— Venez donc, dit Limiet.

Suivi par la négresse, il s'approcha du nouveau sultan.

— Je désire vous parler, lui dit-il.

Et, élevant la voix, de façon à se faire comprendre par tous les assistants, il poursuivit :

— Je viens d'adresser une fervente prière aux puissants dieux de mon pays, et ils m'ont écouté.

Ils m'ont dit que l'Ouyambie est menacée des plus grands malheurs si l'on ose enfreindre les désirs des dieux, qui vivent en bonne intelligence avec les miens.

J'ai demandé quels étaient ces désirs. Et ils m'ont répondu :

Il faudra que six cents lunes s'écoulent avant qu'un Ouyamba mâle pénètre dans le palais du sultan.

Et si on enfreint cet ordre, ai-je demandé.

Et les dieux m'ont répondu, courroucés :

Le monstre reviendra, descendra du ciel, et viendra détruire toute l'Ouyambie et tous ses habitants.

C'est ainsi que les dieux m'ont parlé et je me suis empressé de vous en faire part.

Cette prédiction émut vivement les chefs.

Le nouveau sultan était comme pétrifié.

Au bout de quelques instants, il répondit :

— Je ferai surveiller jour et nuit le palais, et nul homme n'y pénétrera avant que six cents lunes aient passées.

— Faites en sorte de ne pas quitter le palais, avec vos femmes, dit Limiet, s'éloignant avec la sultane. Il n'a pas quarante lunes à vivre, le vieux sultan. Et vous pourrez peut-être épouser son successeur. Portez-vous bien.

La princesse disparut dans le palais où nul nègre n'eut osé s'aventurer.

Elle était sauvée...

— Je parviens parfaitement à tirer d'affaire les autres, mais il m'est impossible de faire aboutir mes affaires, grommela Limiet. Au moment d'atteindre le but, celui-ci file, sur l'eau ou dans les airs. Que faut-il que je fasse à présent ? Filer d'ici au plus vite, ils n'ont aucune confiance dans les blancs, et si ce moricaud de Thalaka prend fantaisie de me calomnier, ils me charcuteront, et ma dernière carte est jouée.

Mais où aller ?

Ce vaurien d'Anglais est déjà à plusieurs centaines de lieux d'ici. Dieu sait dans quelle direction.

Impossible de le suivre et de le rattrapper. Revenir à Boma, c'est tout ce qui me reste à faire.

Mais comment y arriver ?

Je ne possède presque plus rien et il me faut une bonne escorte, car la route est longue et difficile.

Comment décider quelques nègres à me servir de guides et de gardes du corps ?

Leur promettre de les payer à Boma ?

Ils ne me croiront pas.

Il faut que je découvre une ruse, sinon je ne sortirai pas du village.

La tête dans les mains, il réfléchit longuement. Il ne trouvait rien.

— Je vais en parler avec le nouveau sultan.

Thalaka se trouvait toujours sous le palmier en compagnie de ses chefs, qui se régalaient à l'occasion de son ascension.

— Je n'ai plus rien à faire ici, maintenant que les méchants blancs sont partis, dit Limiet, et je désire quitter l'Ouyambie.

Le sultan le regarda et inclina la tête en signe d'approbation, comme pour dire :

— Au plus vite au mieux... bon voyage.

— Cela vous va-t-il ?

Le roi répéta le même manège.

— Voilà qui est bien, dit Limiet, mais je ne puis entreprendre

seul ce voyage.

Mais, malgré ses efforts, il ne réussit pas à se faire promettre une escorte. Aller seul était tout à fait impossible.

Il résolut de jouer quitte ou double. Il allait forcer les noirs à entrer dans ses vases, ou... exciter leur colère, ce qui pouvait lui coûter la vie.

Les hommes de la trempe de Limiet n'hésitent pas longtemps.

— Il ne me reste plus, dit-il, qu'à faire revenir l'oiseau monstre pour m'emporter d'ici.

— Vous savez faire cela ?

— Vous en doutez ?

— Oui, fit l'autre d'un ton décidé.

— Cela devient grave, dit Limiet. Je suis perdu si je n'arrive pas à le persuader. Comment y arriver ? Et vite, car sinon tout est perdu !

— Je vous le prouverai, dit-il. Suivez-moi un instant.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la hutte. Limiet s'agenouilla et inclina la tête vers le sol. Il resta longuement ainsi comme perdu dans une fervente prière.

Le nègre, sans faire le moindre mouvement, attendait ce qui allait se passer.

Il regrettait d'avoir dit qu'il ne croyait pas Limiet, car il s'attendait à devoir payer cher cette incrédulité.

Enfin Limiet se leva, et, tournant les yeux vers le vieil, il dit :

— Grand Esprit, veux-tu m'écouter ?

Le nègre regarda en tremblant le plafond de la hutte, craignant d'y découvrir le grand Esprit en personne.

Il ne remarqua rien d'anormal et allait le dire au blanc, lorsqu'il sentit son cœur s'arrêter de battre.

Une voix venait de retentir, semblant venir de bien loin :

— Je t'écoute, mon fils.

— Écoutez ! dit Limiet, en roulant ces yeux égarés et ne simulant une crainte superstitieuse.

Écoutez, le grand Esprit me parle ! L'entendez-vous ?

Le nègre n'aurait pas su répondre, la crainte lui serrait la gorge.

Il tremblait également, mais véritablement.

Un instant tout resta silencieux, puis la voix reprit :

— Qui désires-tu, mon fils ?

— Entendez-vous bien ? reprit Limiet.

— Oui, parvint à dire le nègre.

De nouveau, les prunelles de Limiet roulèrent dans leurs orbites.

— Grand Esprit, tu devras punir cruellement les Ouyambas.

— J'y suis résolu, mon fils.

— A moins qu'ils ne me donnent satisfaction et fassent ce que je désire...

— Bien, mon fils.

— S'ils refusent, vous ferez revenir le grand oiseau, pour détruire tout ce qui appartient aux Ouyambas ?

— J'ai déjà fait signe à l'oiseau blanc.

— Je vous remercie, Grand Esprit...

— Mille grâces, mon fils...

Car Limiet ne perdait jamais sa bonne humeur. Il eut rallié à deux pas de la mort !

— Il est parti ! dit-il... Eh bien, qu'en pensez-vous, mon ami ? Etes-vous d'avis d'obéir au grand Esprit ou faudra-t-il qu'il exécute sa menace ?

— Dites-moi ce que vous désirez ! Nous vous donnerons tout ce que vous désirez.

— Ça marche, pensa Limiet. Il me faut une dizaine d'hommes bien armés, une dizaine d'autres pour faire office de porteurs.

— Mais vous n'avez pas de paquets.

— En effet, mais le grand Esprit m'a indiqué le moyen de m'en procurer.

— Cela change la question.

— Vous allez en être convaincu. Vous allez donner à porter à ces hommes les ballots que mon ennemi n'a pas su emporter. Je les confisque.

— Oui, mais, dit le nègre, ce sont...

Du plafond descendirent quelques paroles indistinctes et le noir dit :

— Vous aurez hommes et paquets...

— Je n'en désire pas plus... Il faut que je parte au plus vite... Arrangez tout au mieux, n'est ce pas ?

Le nègre se hâta de partir.

Limiet se tint les côtes.

— Quel bonheur, se dit-il, que j'ai perfectionné mon talent de ventriloque. J'ai été stupide de ne pas en faire usage plus tôt envers ces grands enfants noirs. C'est bon à savoir. Je n'osais plus espérer revoir l'Europe. Mais à présent, l'espoir revient, et je crois même que je reverrai le fils de la comtesse. Je ramènerai Jeannot à sa mère, c'est sûr et certain... Je dis Jeannot, mais le temps s'écoule... et Jeannot devient petit à petit Jean... Au lieu de ramener un garçonnet, ce sera un grand fils, la barbe au menton, qui revient... Mais dussé-je ramener un vieillard, je réussirai, à moins que je ne meure à la tâche... Alors tout est fini ici bas...

Le lendemain, Limiet, à cheval sur son mulet, gravit, à la tête d'une petite troupe composée d'une dizaine de nègres armés et

d'une dizaine de porteurs, le versant de la montagne...

Après ce qu'on leur avait rapporté des entretiens du blanc et du Grand Esprit, Limiet pouvait avoir la plus grande confiance en ces hommes.

Ils savaient que c'était un grand et puissant sorcier, qui s'entretenait parfois avec leur divinité, dont il pouvait obtenir la destruction de ses ennemis, et si Limiet l'avait exigé, ils eussent traversé le feu...

Le grand Esprit ne semblait pourtant pas étendre la protection dont Limiet jouissait, au mulet de celui-ci.

Certaine nuit, que la pauvre bête sommeillait près de la tente de son maître, elle fut abordée par un lion, qui l'invita à faire une petite promenade dans le bois.

Le mulet avait dû décliner cette invitation, car le roi des animaux s'était fâché et avait saisi l'animal par le cou, pour l'emporter...

Et, avant que Limiet eut pris vent de la chose et fut accouru au secours de son noble coursier, lion et mulet avaient disparu dans la forêt.

Le lendemain, Limiet jura solennellement de venger son ami et de punir de mort le ravisseur, quel qu'il fut.

Et il tint parole.

Accompagné de quatre nègres armés, il suivit, le lendemain matin, la trace du fauve.

Ils avaient déjà fait un bon bout de chemin, le long d'un sentier frayé sans doute par les éléphants et que le fauve avait également suivi, lorsque leur attention fut attirée par un bruit dans les broussailles.

Avant qu'ils eussent pu se rendre compte de ce qui se passait, deux grandes lionnes parurent à peu de distance d'eux, et se mirent à rugir.

Les nègres disparurent comme par enchantement, et Limiet se trouvait seul en face des deux terribles animaux !

Que devait-il faire ?

Tirer ?

Il aurait pu tuer l'une des lionnes, mais, avant qu'il eut pu recharger son arme, l'autre lionne l'aurait saisi !

Et il pouvait rater la première !

Il se considérait comme perdu, si l'un des noirs ne revenait pas pour abattre le second animal.

Mais les nègres avaient jeté leurs fusils et se trouvaient à quatre au sommet d'un grand arbre, à regarder ce que faisait le protégé du grand Esprit pour se défaire des lionnes.

S'il ne lui arrivait aucun mal, ils étaient persuadés du pouvoir magique de Limiet, car les fauves étaient, eux aussi, sous la domination du grand Esprit.

Dans leur arbre, ils étaient pareils à des spectateurs européens, assistant, dans de moelleux fauteuils, à une superbe et passionnante représentation.

Les lionnes rogirent encore, élevèrent la tête pour renifler longuement, et, faisant volte-face, disparurent dans le taillis.

L'apparition des animaux, la fuite des nègres, la disparition des lionnes, tout cela n'avait pris que quelques secondes.

— Sauvé ! s'écria Limiet. Elles sont parties ! Je vais m'empresser de les imiter ! Et que grand bien leur fasse de leur souper ! Mon âne n'était qu'un âne après tout, et j'en serais un moi même si je pénétrais plus avant dans la forêt. Mais où peuvent se cacher mes faces d'ébène !

Il se mit à appeler à haute voix.

Une voix lui répondit du haut de l'arbre.

— Maître... Les éléphants... Grimpez à l'arbre...

Un bruit sourd se fit entendre, pareil à celui produit par une charge de cavalerie.

— Les éléphants ! répéta encore le nègre.

Limiet posa son fusil contre le tronc d'un des grands arbres et essaya de se hisser, en s'aidant des lianes qui entouraient le tronc.

Il n'avait pas encore atteint les premières branches, qu'un homme à cheval passa à toute vitesse près de l'arbre. Le cavalier fut suivi de près par un éléphant, lancé à toute allure.

Quelques secondes après, deux coups de feu éclatèrent l'un après l'autre. Le silence se rétablit.

Limiet, apercevant un de ses nègres dans un des arbres environnants, lui cria :

— Faut-il rester encore ici ?

— Oui, fut la réponse, l'éléphant pourrait revenir et nous piétiner. Nous ne sommes pas, comme vous, protégés par le Grand Esprit !

— Ce moricaud se moque-t-il de moi, ou parle-t-il sérieusement, demanda Limiet. J'ai bien un Grand Esprit dans le ventre, mais si un éléphant posa la patte sur mon corps, mon Grand Esprit ne saurait être assez résistant pour me sauver. Nous resterons prudemment sur notre perchoir ?

Mais il ne dut pas y rester longtemps car, quelques minutes après, il vit revenir le cavalier, au pas cette fois.

C'était un blanc, et il avait l'air très satisfait, car il sifflait un air, tout en caressant l'encolure de son cheval.

— Cela m'a l'air d'un solide gaillard, se dit Limiet. Il vient à peine d'échapper à un éléphant, et il se promène si tranquillement ! On jugerait qu'il se croit sur le boulevard à Bruxelles.

Lorsque le cavalier fut à proximité de l'arbre, Limiet lui cria :

— Eh, Monsieur !

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
